

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



WRIGHT Christopher, 2013, *The Echo of Things. The Lives of Photographs in the Solomon Islands*. Durham, Londres, Duke University Press, 221 p., bibliogr., illustr., index (Sophie Brégeron)

Une femme inscrit les contours de l'ombre portée de son compagnon sur un mur, avant que celui-ci ne la quitte pour l'armée. L'ombre qui nourrit le mythe de la naissance du portrait peint alimente également la photographie : source de mystère (les fantômes sur les photos, les films qui s'effacent peu à peu et ne laissent aux poseurs que leurs silhouettes) ou d'esthétique (la photo de noir et blanc par exemple), elle est, pour les habitants de Roviana, inhérente au phénomène photographique.

En 1957, une habitante de la capitale de l'île, Daisy, reçoit une photographie de son fiancé, Faletau Leve, alors au service du gouvernement britannique d'une île voisine, dans la province de Gizo. Cette image, un portrait de profil, est censée lui traduire la présence du jeune homme. Plus forte qu'une lettre, la photo devait contenir un petit morceau de lui-même, comme un dépôt de son être qui se serait accroché au papier, un quelque chose capturé par l'appareil du photographe et relâché sur le film.

Entre 1998 et 2001, Christopher Wright, chercheur en anthropologie et professeur en Visual Anthropology à l'Université de Goldsmith de Londres, a concentré son travail sur les habitants de l'île de Roviana, au large du Pacifique, et sur leur rapport à la photographie. Ses recherches cherchent à réaliser ce qu'il décrit comme une « ethnologie de la photographie » et à permettre une analyse culturelle et historique du médium photographique utilisé dans le domaine de l'anthropologie, que ce soit par le biais de l'acte photographique ou de la monstration d'images appartenant au passé. Son ouvrage achevé et publié aux éditions Duke University Press en 2013 nous emmène à la rencontre des habitants de l'île. Au fil des témoignages, confidences et anecdotes des locaux sur leur rapport personnel à la photographie mais aussi à ce que leurs parents et proches ont pu vivre à travers une première approche de la photographie et du daguerréotype, notamment à l'époque coloniale, on découvre le lien spécial qui unit chaque individu à ces objets. Il peut nous sembler aux antipodes de celui que nous expérimentons tous les jours avec l'image reproductible à l'infini qui se fait le plus souvent par le biais d'un écran.

Christopher Wright commence par retracer l'arrivée de la photographie dans l'île, apportée par des ethnographes européens comme Williamson ou Elkington, et marquée par l'usage à forte connotation colonialiste qu'ils en ont fait. L'auteur s'est attaché à rapporter des photographies de cette époque pour les confronter aux opinions contemporaines et établir un dialogue autour de ces images. En conversant avec un large panel d'individus, multigénérationnel, il repousse les frontières de la photographie d'histoire. Si la photographie survit aux personnalités qu'elle a immortalisées, son histoire n'en dépend jamais vraiment, elle appartient à ceux qui la manipulent, l'interrogent, la retrouvent... Cette technologie assimilée, à son arrivée, à l'inconnu européen va générer de vraies mythologies autour de l'appareil photographique. Certaines suspicions et superstitions nourrissent le rapport entre les habitants des îles Salomon et la photographie encore aujourd'hui, notamment l'idée qu'elle pourrait, à

la manière d'une relique, contenir l'esprit du modèle et influencer sa vie. D'où la nécessité de se faire photographier par quelqu'un qui sache rendre l'âme de l'individu, qui puisse faire transparaître le modèle, le faire ressortir de la « bonne » façon (voir les tournures utilisées par Faletau Leve, intraduisibles en français). On peut par ailleurs s'étonner de retrouver ces idées dans les lexiques francophone et anglophone, dans lesquels « capturer » quelqu'un ou quelque chose en photo semble là-aussi faire de l'appareil photographique une machine ensorcelée.

Dans la suite de son étude, l'auteur nous montre que la photographie fonctionne en réseau : elle ne peut être séparée des personnes qui la regardent. Clarinda Gasimata, étudiante en Nouvelle-Zélande mais native des îles Salomon, parle de la capacité de la photographie à rapprocher les gens, à son efficacité soit quant à se projeter auprès de la personne photographiée, soit à faire ressentir les émotions liées à une expérience prise en instantané, comme celle de la neige, qu'elle rapporte et transmet à ses parents grâce à une photographie. Mais cette transmission nécessite des dialogues autour ou avec l'image, la participation d'une personne, sa capacité à se projeter ou son imagination. Ces critères, au même titre que l'esprit capturé par le photographe, participent à ces « échos » dont parlent Faletau Leve et les autres habitants de la région à Christopher Wright. Ce dernier fait aussi de nombreux liens entre le médium photographique et les rituels et croyances des habitants de l'île. Ces liens, parfois éclectiques, permettent néanmoins d'avoir une vision plus large, notamment pour le lecteur non initié aux aspects culturels des Îles Salomon. Cette approche facilite la compréhension du rapport à l'objet photographique, par le biais du lien complexe que d'autres objets matérialisent entre le vivant et les défunts, que ce soit dans l'artisanat indigène d'avant l'arrivée des Européens, ou leur appropriation progressive des objets et technologies américaines et européennes.

The Echo of Things..., par son sujet étonnant comme par l'enthousiasme de son auteur, qui noue un véritable dialogue entre le passé et le monde contemporain de l'île de Roviana, expose de nouvelles possibilités quant à l'usage de la photographie dans le contexte d'une étude anthropologique, en montrant l'importance qu'elle acquiert, que ce soit pour ceux qui la prennent, la conservent, ou l'utilisent de façons les plus diverses. L'avènement de la photographie numérique et son installation pérenne dans la région engendrera sans aucun doute de nouveaux dialogues autour de sa persistance comme de son usage dans la vie des individus.

Sophie Brégeron
Département des Sciences historiques
Université de Strasbourg, Strasbourg, France